

Wilson 3

Jean Pierre Girard

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. P. (1996). Wilson 3. *Moebius*, (68), 39–42.

Wilson 3

Jean Pierre Girard

Il n'est pas d'essence que furtive, je suppose, on dirait une glace occupée à fondre, une fraîcheur qui parcourt nos doigts, les longe, nous quitte, se dissipe. Une autre échappée du sens.

Ainsi, sur l'autoroute, ce jour-là, vous entreprenez de me doubler lentement, vous gagnez sur moi, vous arrivez à ma hauteur.

Toi, tu es un homme d'une quarantaine d'années, tu es passager à bord d'une Cutlass Suprême et une femme tient le volant de la Cutlass, elle est habile, en souplesse la conduite, c'est peut-être ton amie, peut-être ta voiture, un gosse et un chien s'agitent derrière vous, ce sont peut-être les vôtres, et toi tu somnoles, vitre baissée, grisé par l'été et par la chaleur qui te font le plus grand bien. Tu rêvasses. Tu souris machinalement. Les petites rides autour de tes yeux sont très creuses, violentes. Tu es un homme qui a été profondément heureux, déjà. Maintenant tu n'as presque plus mal. Tu aimes cette femme et ce gosse.

J'y vais de mes exercices réguliers. Une balle de tennis dans la main gauche, je pétris, Québec-Montréal, c'est long, je pense à toi, qui me doubles, qui rêvasses, qui es parvenu à te hisser de nouveau sur l'une des grilles du bonheur.

Tu remarques la balle dans ma main, tu la fixes sans la voir, peut-être.

Je te regarde, tu me regardes, je regarde l'enfant, je presse la balle, tu cesses de sourire, et alors m'apparaît, assez soudainement, cet espace entre nous.

Je le vois, l'espace entre nous, comme un rien, quelque chose de ridicule et de parfaitement compressible, une masse assez molle sur laquelle nous possédons une prise singulière. Ça m'ébranle un peu. J'accélère pour demeurer un instant à ta hauteur, je laisse mon véhicule se rapprocher du tien, et voilà que je déplie le bras, que je t'offre cette balle, que je la tends dans l'air, à la verticale de la ligne pointillée qui fend le monde en deux, jusqu'en Chine ou au Guatemala, à plus de cent kilomètres heure, la balle est offerte.

Tu ne réfléchis pas je crois, pas plus que moi en tout cas, et tu tends toi aussi le bras, toujours machinalement, comme le sourire disparu tout à l'heure, et tu réussis à toucher la balle, une Wilson numéro trois, je pense, pour les surfaces dures, tu étires encore le bras et tu parviens à la prendre, je suppose que nos doigts se sont effleurés mais je ne suis pas certain, tu comprends, c'était peut-être le vent, c'était peut-être le souvenir de ma mère, tu sais, dans ma tête, ce n'est pas très bien rangé, parfois, tu replies ton bras, et moi je décélère.

Tu continues ta route, tu ne te retournes pas, tu ne montres pas tout de suite la balle à cette femme habile au volant de la Cutlass, et elle ne s'est aperçue de rien, d'ailleurs. Tu te demandes un moment si tu n'as pas rêvé, qu'est-ce qui vient de se produire ? mais la balle est là, dans ta main, prodigieusement réelle et douce, et elle chasse toutes doutes.

Tu regardes longuement cette balle, comme si tu voulais lire ses entrailles, tu n'es plus qu'un passager dans un véhicule devant ma voiture, je ne peux bientôt même plus distinguer la plaque d'immatriculation, tu n'es qu'un point minuscule, et puis même plus un point, mais tu regardes la balle, je le sais, exactement comme je sais dans mon corps qu'en ce moment même, tu te rappelles, toi, que cette balle t'a bel et bien été donnée par quelqu'un, et cette certitude occupe désormais une part importante de ta vie, tu n'oublieras pas, tu ne veux rien oublier.

Tu rêves certes ta vie ailleurs, aujourd'hui, et la Wilson n'est plus grand-chose, sans doute est-elle égarée, ou le gosse aura grandi et l'aura usée jusqu'au caoutchouc en jouant sur les murs, ou le chien l'aura mordue et crevée, mais peu importe, moi je demeure, et la seconde du songe demeure, et elle t'anime dans les jours mauvais. Elle est, la seconde du songe, comme une huile sur ta peau, elle va

jusqu'à te permettre de te montrer un rien moins fort, parfois, que l'homme que tu es et sur lequel tant de gens comptent autour de toi. Parfois.

Alors dans ces occasions, tu te souviens de cette seconde-là, sur l'autoroute, avec beaucoup de tendresse; ton sourire qui s'efface, nos bras tendus, le vent, les obus dans ta vie, et il est possible, il est assez probable, que tu te rappelles cet instant comme un moment magique, décisif, l'un des sommets de ton existence, phare lumineux et souverain dans ta vie d'homme blessé.

Alors parfois, viscéralement, oui parfois tu me hais de ne plus être là, sur l'autoroute, d'être ailleurs qu'auprès de toi, à rouler, à t'offrir quelque invertébrée Wilson, peut-être tu me détestes de me savoir si éphémère, de te laisser à toi, seul, avec un trop pauvre souvenir de moi. Même pas un sourire.

Comme tu as raison de me détester...

Je le sais en moi; je ressens tout ça aussi, en moi. J'habite cette haine fugace, qui me gagne; je lutte contre elle, et je perds souvent. Ça m'arrive tout le temps de perdre.

Ça me rassure.

Car si ton rêve, mon vieux, si ton rêve c'était mon espoir immense? Et l'inverse? Si la part du rêve venait combler les cases vides entre chacun de nos espoirs immenses? Comme des échos dans une grotte. Simplement. Et si de cette haine toute fulgurante et folle devait naître quelque certitude?

Tu vois? La seconde du songe muée en celle de l'espoir.

Si, mon vieux.

C'est possible.

* * *

Quelque part plus loin, cette journée-là, tu as quitté l'autoroute, salaud, tu es sorti, tu as emprunté une bretelle et tu as disparu. Je le sais: je l'ai fait aussi; j'ai quitté l'autoroute, je suis sorti, j'ai négocié une longue courbe, si tu savais, si longue, sans ralentir, je me rappelle très bien, les pneus qui crissent, tout ça.

Je ne te vois plus désormais, je veux dire : je t'ai perdu dans mon souvenir, je ne me rappelle même plus si tu étais brun ou blond, tu es dissipé, comme le reste, et tu te demandes sincèrement comment je pourrais arriver à ne pas te haïr ?

Mais mon vieux, je ne peux *que* te haïr. Tu le devines aisément, d'ailleurs, tu le ressens en toi ; tu es tellement furtif. Et je déteste ça.

Furtif, oui.

Je le sais ; je le suis aussi.